

d'enfouir dans la terre de prétendus ossements de Narcissa, pour en faire le plus coupable, comme le plus honteux trafic, que M. Pierquin de Gembloux s'appuie comme sur une autorité.

Du reste, les touristes anglais ne furent pas les seuls dupes dans cette affaire. Artaud, dans sa jeunesse, y avait cru comme tant d'autres ; Talma et sa femme avaient même, pendant leur séjour à Montpellier, proposé et ouvert une souscription pour élever un modeste monument à l'infortunée Narcissa.

La découverte de la pierre tumulaire de la belle-fille d'Young, à Lyon, et l'acte de son inhumation, en 1736, au cimetière des protestants, forcèrent M. Pierquin de Gembloux à se rejeter sur la prétendue existence d'une propre fille d'Young, née de son épouse, en 1732, et morte en 1749, à l'âge indiqué dans la poésie de son père, c'est-à-dire à dix-sept ans environ.

Cette supposition est renversée par M. de Terrebasse, qui, armé de dates inexorables, vient nous apprendre que la première édition des *Nuits d'Young*, dans lesquelles il déplore la mort de sa fille est datée de 1742. Or, comment se pourrait-il qu'Young pleurât en 1742 une fille morte en 1749... Cet argument est sans réplique. Il reste donc établi :

1° Que la belle-fille d'Young, Elisa Lee et la prétendue Narcissa ne sont qu'une seule et même personne ;

2° Que cette belle-fille est morte à Lyon et non à Montpellier ;

3° Que rien n'indique dans les poésies d'Young qu'il ait perdu une fille dans cette dernière ville ;

4° Que c'est simplement une note douteuse de Le Tourneur qui a donné lieu à cette fausse tradition ;

5° Que cette tradition ne date pas de l'époque de la prétendue mort de Narcissa à Montpellier, mais seulement de plus de 40 ans après ;

6° Que Young n'eût jamais qu'une fille ;

7° Que sir Herbert Croft qui avait déjà écrit que la belle-fille d'Young, morte à Lyon en 1736, n'était autre que la Narcissa chantée par le poète, devait tenir ces détails de quelqu'ami de la famille, puisqu'il était né en 1851, et Young mort seulement en 1765 ;